Au feu !

Autor(en): **Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **83 (1956)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-229802

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

AU FEU !

par *Jean des Sapins*

Ce soir-là, qui était un samedi, Louis au Gros Jules venait de s'installer au « Café des Balances », en face de trois décis de Rivaz.

Comme il vivait seul et soignait, tant bien que mal, ses rhumatismes, il aimait à voir du monde. Si les jambes avaient peine à se mouvoir, la langue restait déliée. A mesure que son corps s'engourdissait, il devenait plus loquace et se plaisait à raconter toutes ses vieilles histoires.

On venait justement, en cette après-midi, de déployer, devant l'inspecteur cantonal, les « courses » des hydrants, l'échelle à allonge, les engins du sauvetage et tout le tremblement. Les jeunes, dans leur uniforme flambant neuf, étaient fiers de leur matériel et auraient volontiers entonné le refrain : « Il n'y en a point comme nous ! »

Pendant que le capitaine et les autres gradés offraient une collation à l'inspecteur, dans la salle voisine, toute une troupe de gens casqués et ceinturonnés prit place autour de Louis au Gros Jules. Les taquineries allaient bon train, et tandis que Louis tirait des bouffées de sa grosse pipe — sa dernière consolation — on le vit réfléchir un instant. Il se cala sur son tabouret et se mit à raconter une histoire de son temps :

— Voilà, commença-t-il, à cette époque on n'avait, au village qu'une vieille pompe à bras. Il fallait la remplir avec des seaux. Tout le monde était mobilisé pour faire la chaîne. Les seaux passaient de main en main de la fontaine à la pompe. Si vous voulez vous représenter cet engin, allez voir, au Musée de Neuchâtel, *La pompe de village*, du bon peintre Eugène Burnand. Pas question d'uniformes. On y allait comme on était. A l'âge de 18 ans, on vous incorporait en vous attachant, au bras gauche, un brassard. C'était une plaque de laiton fixée à une courroie. Cette plaque portait ces mots gravés : *Pompe de Biollens*. On était fier quand même, parce qu'avec une pompe en bon état, on pouvait faire face au danger.

» Pour mon compte, je m'attendais, d'un moment à l'autre, à faire mon premier incendie. Cependant le temps passa. Ce n'est qu'en rentrant de mon école militaire que j'eus l'occasion d'exercer mes talents de pompier. On était en plein été. Une chaleur accablante pesait sur les toits, sur la campagne et sur les gens. On venait justement de rentrer le dernier char de blé quand, tout à coup, on entendit sonner la cloche. Ce n'était ni l'appel de l'école et encore moins celui du sermon.

» — Que diable se passe-t-il, me disais-je, quand je vis la grande Hortense sortir de sa cuisine et crier : *Au feu ! Au feu !* En quatre sauts, je descends du « chola » où je rangeais les gerbes et je cours chercher mon brassard. Pas de doute, il brûlait quelque part, mais où ? En tout cas, ce n'était pas au village. De ce côté-là, on était rassuré. Je cours vers le hangar, j'arrive tout essoufflé, j'ouvre la porte, on vient à mon aide. Hardi ! on sort la pompe. Bientôt tout le monde est là. Les chevaux, déjà harnachés, sont attelés en un rien de temps et nous voilà partis.

» A peine hors du village, on aperçoit une lueur derrière le bois. Plus de doute, c'est à Pamevy qu'il brûle. Les hommes, à califourchon sur les che-

vaux, manient le fouet. Nous, on a toutes les peines du monde à rester accrochés à la pompe qui fait des sauts du tonnerre sur la route. Le capitaine montre du doigt la direction de l'incendie : « C'est une grosse ferme, dit-il, ce doit être chez Louis-Jacques. »

» Au moment où nous arrivons, il y avait, pour le moins, autant de monde qu'un jour d'abbaye. L'agent de police essayait de contenir cette foule qui avançait et reculait comme les vagues du lac par gros temps. Quelqu'un cria : *Voilà ceux de Biollens !*

» On nous indique là place réservée à notre pompe. Nous dételons les chevaux et, après avoir calé les roues, deux hommes distribuent les seaux. A ce moment, le capitaine s'aperçoit que les fontaines sont toutes occupées par les pompes voisines. Il ne fait ni un ni deux, il s'en va vers le ravin où coule une petite rivière. « Voilà notre affaire, dit-il, on est bons ! »

» Et tandis qu'il envoie l'agent de police quérir du monde pour organiser « la chaîne », il fait apporter du café voisin, quatre litres de blanc. Ah ! quand j'y pense, quel brave capitaine. Il savait bien qu'on avait sué et peiné toute la journée après les moissons. Il savait bien qu'un homme assoiffé ne peut rien faire de bon.

» Rapidement, les verres circulèrent à la ronde, et quand le dernier litre fut rendu à la sommelière, le capitaine souffla dans son cornet et dit :

» — Avez-vous tous bu ?

» — Oui, lui fut-il répondu.

» — Bon, alors on va commencer.

» Et le grand balancier de la pompe se mit à monter et à descendre en cadence.

» Au milieu de la nuit, tout était fini. On rentra en bon ordre, pour dormir deux ou trois heures avant d'aller gouverner. Non, jamais je n'ai assisté à un pareil incendie. »

Louis au Gros Jules se tut. Il vida son verre, tandis que les jeunes qui l'écoutaient riaient de bon cœur.

SI VOUS ALLEZ...

... à Treytorrens, ne manquez pas de visiter la charmante chapelle du XV^e^ siècle, qui, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, a une distinction qui frappe le visiteur. Porche monumental de style gothique flamboyant, façade aux pierres apparentes terminée par un triangle aux côtés festonnés et dont le faîte est percé de deux arcades, d'où partent les sons argentins de deux cloches qui appellent les fidèles. Une élégance discrète à l'intérieur, la nef au plafond de bois, de beaux baldaquins à droite et à gauche, finement ciselés et soutenus par des murs d'angle.

Treytorrens a donné son nom à une importante famille qui, au moyen âge, a joué un rôle important, soit à Yverdon, soit à Moudon. L'un des membres, Henri, a suivi Louis de Savoie, baron de Vaud, dans sa campagne de 1437 et 1438.

Ad. Decollogny.